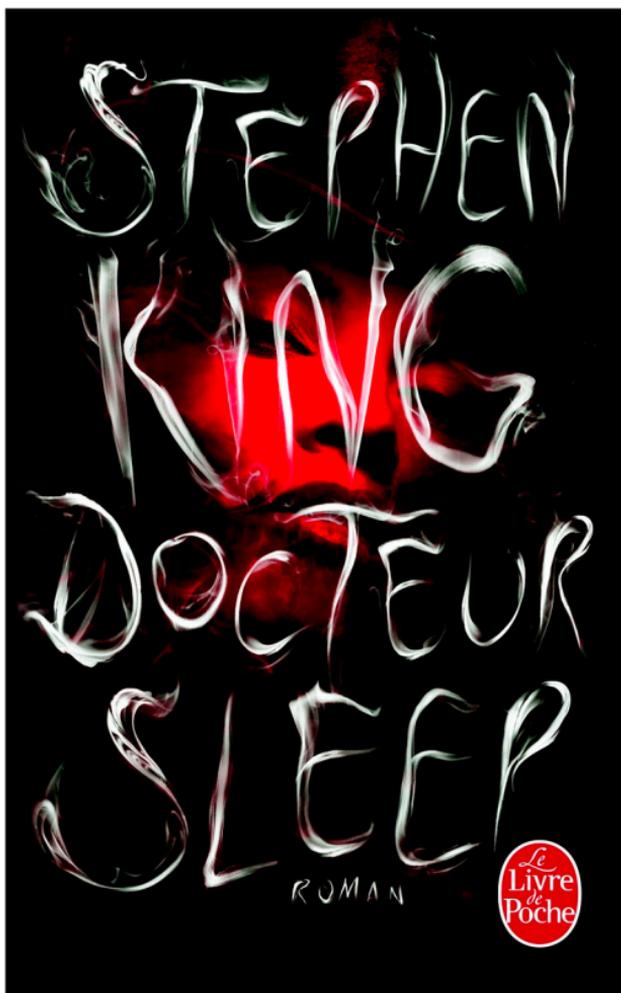


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Docteur Sleep

Stephen King



STEPHEN
KING

STEPHEN KING

Docteur Sleep

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NADINE GASSIE

ALBIN MICHEL

PRÉLIMINAIRES

« PEUR signifie tout Plaquer En URgence. »

Vieux slogan des AA

COFFRE-FORT

1

Le deuxième jour du mois de décembre d'une année où un planteur de cacahuètes de Géorgie était aux affaires à la Maison-Blanche, l'un des plus grands hôtels de villégiature du Colorado brûla de fond en comble. L'Overlook fut déclaré perte totale. Après enquête, le chef du service des incendies du comté de Jicarilla attribua la cause de l'incendie au mauvais fonctionnement d'une chaudière. L'hôtel était fermé pour l'hiver lorsque l'accident se produisit et seules quatre personnes étaient présentes sur les lieux. Trois d'entre elles en réchappèrent. John Torrance, le gardien de l'hôtel, trouva la mort en tentant vainement (et héroïquement) de faire tomber la pression de la vapeur qui avait atteint un niveau anormalement élevé dans la chaudière en raison d'une soupape de sécurité défectueuse.

Parmi les trois survivants, on comptait l'épouse du gardien et son jeune fils. Le troisième était le chef cuisinier de l'Overlook, Richard Hallorann. Ce dernier était revenu de Floride, où il faisait la saison d'hiver,

pour voir comment se débrouillaient les Torrance car il avait eu « l'intuition fulgurante », comme il disait, que la famille était en difficulté. Les deux adultes survivants furent très grièvement blessés dans l'explosion. Seul l'enfant s'en sortit indemne.

Physiquement, du moins.

2

Wendy Torrance et son fils reçurent une indemnisation de la firme propriétaire de l'Overlook. Ce n'était pas une somme énorme, mais elle leur permit de vivre durant les trois ans d'incapacité de travail de Wendy pour ses blessures au dos. L'avocat qu'elle consulta lui assura que si elle était prête à l'épreuve de force, elle pourrait obtenir beaucoup plus car la firme était soucieuse d'éviter un procès. Mais Wendy était tout aussi désireuse de reléguer dans le passé cet hiver désastreux dans le Colorado. Elle répondit à l'avocat qu'elle s'en remettrait, ce qu'elle fit, même si ses douleurs dorsales se rappelèrent à elle jusqu'à la fin de ses jours. Côtes cassées et vertèbres brisées guérissent mais ne cessent jamais de crier.

Winifred Torrance et Daniel vécurent un temps dans le Sud-Central, avant de descendre vers Tampa en Floride. Dick Hallorann (l'homme aux intuitions fulgurantes) montait parfois de Key West pour les voir. Voir le petit Danny surtout. Un lien particulier les unissait.

Très tôt un matin du début du mois de mars 1981, Wendy appela Dick pour lui demander de venir. Danny l'avait réveillée en pleine nuit, lui apprit-elle, pour lui dire de ne pas entrer dans la salle de bains.

Après quoi, il avait totalement refusé de lui parler.

Une envie de faire pipi l'avait réveillé. Dehors le vent soufflait en rafales. Il faisait doux – en Floride, le climat est presque toujours doux – mais Danny n'aimait pas ce vent et il se disait qu'il ne l'aimerait jamais. Ça lui rappelait l'Overlook où la chaudière défectueuse était le moindre de tous les dangers.

Sa mère et lui habitaient un appartement exigu au deuxième étage d'un immeuble de rapport. Danny sortit de sa chambre, voisine de celle de sa mère, et longea le couloir. Le vent soufflait fort et les branches d'un palmier à l'agonie battaient bruyamment contre le flanc de l'immeuble. On aurait dit un squelette entrechoquant ses os. Le loquet de la porte de la salle de bains étant cassé, Danny et sa mère laissaient toujours la porte ouverte quand ni l'un ni l'autre n'utilisait la douche ou les toilettes. Cette nuit-là, Danny trouva la porte fermée. Pourtant sa mère n'était pas à l'intérieur. Depuis que l'Overlook l'avait blessée au visage, elle ronflait, un petit *couitch-couitch* qu'il percevait en provenance de sa chambre.

Bon, elle l'a fermée sans faire exprès, c'est tout.

Mais il n'était pas dupe, malgré son âge (lui aussi était un garçon aux intuitions et aux prémonitions fulgurantes) et, parfois, il faut en avoir le cœur net. Parfois, il faut aller *voir*. Il avait compris ça dans une chambre au premier étage de l'hôtel Overlook.

Danny tendit le bras – un bras qui lui parut trop long, trop élastique, trop *désarticulé* –, tourna la poignée et ouvrit la porte.

Là (il savait qu'elle y serait), il y avait la femme

de la chambre 217. Elle était assise sur les toilettes, nue, les jambes écartées. Avec ses cuisses livides et boursouflées. Ses seins verdâtres pendouillant comme des ballons dégonflés. Une touffe de poils gris en bas du ventre. Des yeux gris aussi, pareils à des miroirs métalliques. Lorsqu'elle l'aperçut, elle retroussa les lèvres pour lui sourire.

Ferme les yeux, lui avait recommandé Dick Hallorann autrefois. *Si tu as une vision horrible, ferme les yeux et dis-toi qu'il n'y a rien, et quand tu les rouvriras, la vision aura disparu.*

Mais ça n'avait pas marché dans la chambre 217 quand il avait cinq ans et ça ne marcherait pas ce jour-là. Il le savait. Il la *sentait*. Elle puait la charogne.

La femme – il savait comment elle s'appelait, c'était Mrs. Massey – se redressa lourdement sur ses pieds violets et lui tendit les mains. Il vit la chair pendouillante, presque dégoulinante, de ses bras. Elle souriait comme à la vue d'un vieil ami. Ou d'une bonne chose à manger.

Avec un calme feint, Danny referma doucement la porte et recula d'un pas dans le couloir. Il vit le bouton de porte tourner vers la droite... vers la gauche... encore vers la droite... et s'immobiliser.

Il avait huit ans à présent et, malgré l'horreur qu'il éprouvait, il était capable d'un minimum de pensée rationnelle. Parce que, aussi, quelque part en lui il avait toujours su que ça finirait par arriver. Sauf qu'il avait toujours pensé que quand ça arriverait, ça serait Horace Derwent qui lui apparaîtrait. Ou alors le barman, celui que son père appelait Lloyd. Pourtant il aurait dû savoir, se dit-il, avant même que ça n'arrive,

que ça serait Mrs. Massey. Parce que de tous les morts-vivants de l'Overlook, ç'avait été elle la pire.

La part rationnelle de son esprit lui disait qu'elle n'était qu'un fragment de cauchemar oublié qui l'avait suivi hors du sommeil, dans le couloir, et jusqu'à la salle de bains. Cette part rationnelle lui assurait que s'il rouvrait la porte, il n'y aurait plus rien. C'est sûr qu'il n'y aurait rien, maintenant qu'il était réveillé. Mais une autre part de son esprit, sa part *clairvoyante*, savait à quoi s'en tenir. L'Overlook n'en avait pas terminé avec lui. Pas encore. L'un au moins de ses esprits vengeurs l'avait suivi jusqu'en Floride. Cette femme, il l'avait déjà surprise, un jour, gisant dans une baignoire. Elle s'était dressée et avait tenté de l'étrangler de ses doigts froids comme des poissons (mais terriblement forts). Et s'il ouvrait à nouveau la porte de la salle de bains, elle finirait le travail.

Il décida plutôt de coller son oreille à la porte. D'abord, il n'entendit rien. Puis, si... un bruit minuscule.

Des ongles morts qui grattaient le bois.

Danny marcha jusqu'à la cuisine sur des jambes qu'il ne sentait plus et, debout sur une chaise, pissa dans l'évier. Puis il réveilla sa mère pour lui dire de ne pas entrer dans la salle de bains, qu'il y avait quelque chose de vilain à l'intérieur. Sa mission accomplie, il retourna se coucher et s'enfouit profondément sous les couvertures. Il voulait rester là pour l'éternité, ne se lever que pour aller pisser dans l'évier. Maintenant qu'il avait prévenu sa mère, il ne voyait plus l'intérêt de lui parler.

Son mutisme ne la surprit guère. Ça lui était déjà arrivé autrefois, après son incursion dans la chambre 217 de l'hôtel Overlook.

« Et à Dick, tu voudras bien lui parler ? »

De sous son drap, Danny leva les yeux vers elle et fit oui de la tête. Il était quatre heures du matin, mais Wendy Torrance décrocha son téléphone.

Le lendemain, en fin de journée, Dick Hallorann était là. Avec un cadeau.

4

Lorsque Wendy eut appelé Dick – à voix bien haute pour que Danny l’entende –, son fils se rendormit. En suçant son pouce. Il avait huit ans, il allait à l’école primaire maintenant, mais il suçait encore son pouce. Ça lui faisait mal de le voir faire ça. Elle alla se poster devant la porte de la salle de bains. Elle était terrifiée – Danny l’avait terrifiée – mais elle avait une envie pressante et aucune intention de pisser dans l’évier. S’imaginer les fesses en l’air, en équilibre instable au-dessus de l’évier (même si personne n’était là pour la voir), la fit grimacer.

Dans une main, elle tenait le marteau de sa petite boîte à outils de veuve. De l’autre, elle tourna la poignée et poussa la porte en levant son arme. La salle de bains était vide, bien entendu, mais l’abattant des toilettes était baissé. Or elle le relevait toujours avant d’aller se coucher, parce que si Danny s’avisait d’aller faire pipi en pleine nuit, encore à quatre-vingt-dix pour cent endormi, elle savait qu’il oublierait de le relever et en mettrait partout. Il y avait une odeur, aussi. Une *puanteur*. Comme d’un rat crevé dans une cloison.

Elle avança d’un pas dans la pièce. Deux. Un mouvement, à la périphérie de son champ de vision, la fit

tournoyer comme une toupie, marteau brandi, prête à assommer l'individu

(*la chose*)

dissimulé derrière la porte. Mais c'était seulement son ombre. Avoir peur de son ombre, c'était risible ! Mais qui plus que Wendy Torrance en avait le droit ? Après tout ce qu'elle avait vu et vécu, elle savait que certaines ombres sont dangereuses. Qu'elles ont des dents et qu'elles mordent.

Il n'y avait personne dans la salle de bains, mais l'abattant des W.-C. était souillé, et le rideau de douche aussi. Wendy pensa d'abord à des excréments, mais la merde n'a pas cette couleur jaunâtre violacée. En se penchant, elle aperçut des fragments de chair et de peau décomposés. Il y en avait aussi sur le tapis de bain. En forme d'empreintes de pied. Trop petites – trop *déliçates* – pour être celles d'un homme.

« Oh, mon Dieu », chuchota-t-elle.

Et en fin de compte, elle alla pisser dans l'évier.

5

Wendy Torrance réussit à tirer son fils du lit à midi et à lui faire avaler un peu de soupe et une demi-tartine de beurre de cacahuètes. Mais ensuite, il retourna se coucher. Dick Hallorann arriva peu après dix-sept heures au volant de sa Cadillac rouge sans âge (mais lustrée comme de l'argenterie). Wendy l'attendait, postée à la fenêtre, comme elle avait autrefois attendu Jack, espérant qu'il rentrerait à la maison de bonne humeur. Et à jeun.

Elle dévala les escaliers et ouvrit la porte d'entrée juste au moment où Dick pressait le bouton de la son-

nette marquée TORRANCE 2A. Il écarta les bras et elle s'y jeta, avec l'envie d'y rester blottie au moins une heure. Sinon deux.

Hallorann la relâcha pour la regarder en la tenant à bout de bras. « Vous avez bonne mine, Wendy. Et not' petit bonhomme ? Comment va ? Y s'est r'mis à causer ?

— Non. Mais à vous, il vous parlera. Peut-être pas tout de suite à haute voix, mais vous pourrez... » Au lieu de finir sa phrase, elle pointa deux doigts en forme de revolver sur son front.

« Pas nécessairement », répondit Dick. Son sourire révéla une denture flambant neuve. L'Overlook l'avait en grande partie débarrassé de la précédente, la nuit où la chaudière avait explosé. Jack Torrance maniait peut-être le maillet qui avait privé Dick de ses dents et affligé Wendy d'une boiterie, mais tous deux savaient que c'était l'Overlook, en réalité. « Danny est très puissant, Wendy. Il peut m'empêcher de lire en lui s'il le veut. Je le sais d'expérience. Ce sera bien mieux si nous parlons à haute voix. Mieux pour lui. Bon, maintenant, vous allez me raconter tout ce qui s'est passé. »

Wendy s'exécuta, puis l'emmena à la salle de bains pour qu'il voie les traces. Elle les avait laissées, comme un simple flic préservant une scène de crime jusqu'à l'arrivée de la police scientifique. Car un crime avait bel et bien été commis. Contre son petit garçon.

Dick observa tout attentivement, sans rien toucher, puis hocha la tête. « Allons voir si Danny est sur pied. »

Il ne l'était pas, mais le cœur de Wendy s'allégea en voyant la joie inonder son visage quand il découvrit qui était assis au bord de son lit et le secouait gentiment.

(hé Danny j'ai un cadeau pour toi)

(c'est pas mon anniversaire)

Wendy les observait, consciente qu'ils se parlaient mais ignorant ce qu'ils se disaient.

« Allez, lève-toi, mon bonhomme, lui dit son vieil ami. On va faire un tour à la plage. »

(Dick elle est revenue Mrs. Massey de la chambre 217 je l'ai vue)

Dick le secoua encore un peu. « Parle à haute voix, Dan. Tu effrayes ta maman.

— C'est quoi mon cadeau ? » demanda Danny.

Dick sourit. « Ah, c'est mieux comme ça. J'aime entendre le son de ta voix, et Wendy aussi.

— Oui. » Elle n'osa en dire plus. Le tremblement de sa voix l'aurait trahie et elle ne voulait pas les inquiéter.

« Vous voudrez peut-être profiter de notre absence pour nettoyer la salle de bains, lui suggéra Dick. Vous avez des gants de ménage ? »

Elle fit oui de la tête.

« Parfait. Alors, mettez-les. »

6

La plage se trouvait à un peu plus de trois kilomètres. Le parking était entouré des baraquements de bord de mer classiques – stands de beignets et de hot-dogs, boutiques de souvenirs – mais on était en fin de saison et aucune affaire ne marchait très fort. Dick et Danny avaient quasiment la plage entière pour eux. Pendant tout le trajet depuis l'appartement, Danny avait tenu son cadeau sur ses genoux : un paquet de

forme rectangulaire, assez lourd, enveloppé dans du papier argenté.

« Tu pourras l'ouvrir après, quand nous aurons un peu parlé », avait proposé Dick.

Ils marchaient au bord des vagues, là où le sable est dur et luisant. Danny marchait lentement, parce que Dick était vieux, quand même. Un jour, il allait mourir. Peut-être même dans pas longtemps.

« Je suis encore d'attaque pour quelques années, le rassura Dick. T'en fais pas pour ça. Maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé la nuit dernière. N'oublie aucun détail. »

Il ne lui fallut pas longtemps. Le plus dur aurait été de trouver des mots pour expliquer la terreur qu'il ressentait à présent et comment cette peur était mêlée à un sentiment de certitude suffoquant : maintenant que la femme l'avait retrouvé, elle le lâcherait plus jamais. Mais c'était Dick, et ils n'avaient pas besoin de mots. Il en trouva quand même quelques-uns.

« Elle reviendra. J'en suis sûr. Elle reviendra encore et encore jusqu'à ce qu'elle m'attrape.

— Tu te rappelles quand on s'est rencontrés ? »

Surpris du changement de sujet, Danny hocha la tête. C'était Dick Hallorann qui les avait accompagnés, lui et ses parents, pour la visite guidée de l'Overlook, le tout premier jour. Ça semblait remonter à très très loin.

« Et tu te rappelles la première fois que j'ai parlé dans ta tête ?

— Ah, ça oui.

— Et qu'est-ce que je t'ai dit ?

— Tu m'as demandé si je voulais aller en Floride avec toi.

— Exact. Et ça t'a fait quoi, de savoir que t'étais plus tout seul ? Que t'étais pas *le seul* ?

— C'était génial. Super génial.

— Ouais, fit Hallorann. J'te crois, bonhomme. »

Ils marchèrent un moment en silence. Des petits oiseaux – des pioupious comme les appelait sa mère – entraient dans les vagues et en ressortaient en courant à toute vitesse.

« T'as jamais trouvé drôle que je débarque juste quand t'avais besoin de moi ? » Le vieil homme regarda Danny et sourit. « Ben, non, pourquoi t'aurais trouvé ça drôle ? T'étais qu'un p'tit mouflet, mais t'es un peu plus grand maintenant. T'es même *beaucoup* plus grand par certains côtés. Écoute-moi bien, Danny. Les choses trouvent toujours leur équilibre dans ce monde, c'est ce que je crois. Et je vais te dire un proverbe : quand l'élève est prêt, le maître apparaît. J'étais ton maître.

— T'étais beaucoup plus que ça », protesta Danny. Il prit la main de Dick. « T'étais mon ami. Tu nous as sauvés. »

Dick n'en tint pas compte... ou feignit de ne pas en tenir compte. « Ma grand-mère aussi avait le Don... Tu te souviens que je te l'avais dit ?

— Ouais. Tu m'as dit que tu pouvais avoir de longues conversations avec elle sans même ouvrir la bouche.

— C'est vrai. C'est elle qui m'a appris. Et elle, c'était son *arrière*-grand-mère qui lui avait appris, au temps lointain de l'esclavage. Un jour, Danny, ton tour viendra d'être le maître. Ton élève se présentera.

— Si Mrs. Massey m'attrape pas avant », grogna Danny.

Ils arrivèrent en vue d'un banc, et Dick s'assit. « J'préfère pas pousser plus loin, des fois que j'aie plus la force de revenir. Assieds-toi à côté de moi. Je vais te raconter une histoire.

— J'ai pas envie d'histoires, ronchonna Danny. Elle va revenir ! Tu comprends pas ? Elle va revenir encore et encore et encore.

— Ferme ton bec et écoute-moi. Instruis-toi un peu. » Et Dick lui décocha un grand sourire, dévoilant son dentier neuf étincelant. « J'pense que tu vas piger, mon gars. T'es loin d'être un imbécile, petit. »

7

Sa grand-mère maternelle – celle qui avait le Don – vivait à Clearwater. C'était sa Grand-Ma Blanche. Pas parce qu'elle était de type européen, non, mais parce qu'elle était *bonne*. Son grand-père paternel vivait à Dunbree, une communauté rurale proche d'Oxford dans le Mississippi. Son épouse était morte longtemps avant la naissance de Dick. Pour un homme de couleur, en ce temps-là et à cet endroit-là, le grand-père était riche. Il était propriétaire d'un funérarium. Dick et ses parents venaient lui rendre visite quatre fois par an, et le petit Dick détestait ces visites. Il était terrifié par Andy Hallorann et l'appelait – seulement en son for intérieur, le dire tout haut lui aurait valu une bonne claque sur le museau – le Grand-Pa Noir.

« T'as déjà entendu parler des gens qui tripotent les enfants ? demanda Dick. Qui veulent des enfants pour le sexe ?

— Un peu », répondit prudemment Danny. Bien sûr, il savait qu'il fallait pas parler à des inconnus, ni monter dans leur voiture. Parce qu'ils pouvaient te faire des trucs.

« Eh bien, le vieux Andy était pas seulement un tripoteur de gosses. C'était un foutu sadique, aussi.

— C'est quoi ?

— Quelqu'un qui prend plaisir à faire souffrir les autres. »

Danny hochait vivement la tête. « Comme Frankie Listrone à l'école. Il s'amuse à faire des supplices aux autres. S'il arrive pas à te faire pleurer, il s'arrête. Mais s'il y arrive, il s'arrête *jamais*.

— Ça, c'est méchant. Mais moi, c'était encore pire. »

Dick se tut et un passant aurait pu prendre ça pour du silence, mais l'histoire se poursuivait en une série d'images et d'explications intercalées. Danny vit le Grand-Pa Noir, un homme de haute taille vêtu d'un costume aussi noir que lui, avec un drôle de chapeau (*un borsalino*)

sur la tête. Il vit les petites bulles de salive qu'il avait toujours aux coins des lèvres et les cercles rouges autour de ses yeux, comme s'il était fatigué ou qu'il venait juste de pleurer. Il vit comment il prenait Dick sur ses genoux – un Dick plus jeune que lui-même aujourd'hui, sans doute de l'âge qu'avait Danny cet hiver-là à l'Overlook. S'ils n'étaient pas seuls, il se contentait de le chatouiller. Mais s'ils étaient seuls, il passait sa main entre les jambes de Dick et lui pressait les boules jusqu'à ce que Dick croie s'évanouir de douleur.

« T'aimes ça ? » lui haletait le Grand-Pa Noir Andy dans l'oreille. Sa bouche sentait la cigarette et le whisky

White Horse. « Ouais que t'aimes ça, tous les garçons ils aiment ça. Mais tu diras rien, hein ? Si tu parles, t'auras affaire à moi. Je te brûlerai avec ma cigarette. »

« Merde alors, dit Danny. C'est dégueulasse.

— Et ça s'arrêtait pas là. Mais je vais juste t'en raconter une autre. Le vieux Granp' avait embauché une dame pour s'occuper de la maison après la mort de sa femme. Elle faisait le ménage et la cuisine. Le soir, elle balançait tout le dîner sur la table en une fois, de la soupe au dessert, parce que c'était comme ça que le Grand-Pa Noir voulait être servi. En dessert, il y avait toujours du gâteau ou du flan posé sur une petite assiette ou dans un ramequin juste à côté de toi, pour que tu puisses le regarder et mourir d'envie de le manger pendant que t'essayais de venir à bout du reste de la boustifaille. La règle d'airain du vieux Grand-Pa c'était que tu pouvais *regarder* ton dessert mais que tu pouvais pas le *manger* tant que t'avais pas avalé ta viande frite, tes haricots verts bouillis et ta purée de patates jusqu'à la dernière bouchée. Fallait même que t'éponges jusqu'à la dernière goutte la sauce qu'était pleine de grumeaux et qu'avait goût de rien. S'il en restait, le Grand-Pa Noir me tendait un bout de pain en disant : "Cure-moi bien ça, l'oiseau Dickie, fais-moi briller cette assiette comme si que le chien y l'avait léchée." C'est comme ça qu'il m'appelait, "l'oiseau Dickie".

« Parfois, j'arrivais pas à finir, même avec la meilleure volonté, et alors tintin, j'étais privé de dessert. C'est lui qui se le prenait et qui se le mangeait. Et d'autres fois, quand j'arrivais à finir, je m'apercevais qu'il avait écrasé sa cigarette dans mon flan à la vanille ou dans mon gâteau. Il pouvait faire ça parce qu'il

s'asseyait toujours à côté de moi. Et il faisait passer ça pour une grosse blague. "Oups, j'ai raté le cendrier", qu'il disait. Mon père et ma mère n'y ont jamais mis le holà. Eux aussi, ils faisaient semblant de prendre ça pour une blague, même s'ils devaient bien se rendre compte que c'était pas une gentille blague à faire à un enfant.

— Ça, c'est vraiment moche, dit Danny. Tes parents auraient dû prendre ta défense. Ma mère, elle prend toujours ma défense. Mon père aussi, avant.

— Ils le craignaient comme la peste. Et ils avaient raison. Andy Hallorann était un sale, un très sale engin. Il me disait : "Vas-y, Dickie, mange donc tout autour. Ça va pas t'empoisonner." Si j'en prenais une bouchée, il demandait à Nonnie – c'était sa gouvernante – de m'en apporter une nouvelle part. Sinon, le dessert restait là. À force, j'arrivais plus jamais à finir mon repas tellement ça me retournait l'estomac.

— T'aurais dû changer ton dessert de place et le mettre de l'autre côté de ton assiette, dit Danny.

— Oh, j'ai essayé, tu peux me croire, je suis pas idiot de naissance. Mais il le remettait aussi sec de son côté en disant que la place du dessert, c'est à droite. » Dick se tut, les yeux perdus au loin sur la mer où un long bateau blanc voguait sur la ligne de démarcation entre le golfe du Mexique et le ciel. « Parfois, il m'attrapait quand j'étais tout seul et il me mordait. Une fois, quand je lui ai dit que s'il me laissait pas tranquille j'allais le dire à mon père, il a écrasé une cigarette sur mon pied nu en disant : "Raconte-lui ça aussi, et voyons le grand bien que ça te fera. Ton père il connaît très bien mes manières et il dira jamais rien parce que c'est un dégonflé et qu'il veut l'argent que

j'ai à la banque quand je mourrai, ce que je compte pas faire de sitôt." »

Danny écoutait, les yeux écarquillés, fasciné. Il avait toujours pensé que l'histoire de Barbe-Bleue était la plus effrayante de toutes, de toutes celles qui existaient et de toutes celles qui existeraient jamais, mais celle-ci était pire. Parce qu'elle était vraie.

« Des fois, il me disait qu'il connaissait un méchant homme qui s'appelait Charlie Manx, et que si je faisais pas ce qu'il voulait, il appellerait Charlie Manx au téléphone et lui demanderait de venir dans sa belle voiture pour m'emmener dans un endroit spécial pour les vilains enfants. Et là, le vieux me passait sa main entre les jambes et commençait à serrer. "Alors, tu vas rien dire, l'oiseau Dickie. Parce que si tu le dis, le vieux Charlie il va venir et te garder enfermé avec tous les autres enfants qu'il a volés jusqu'à ce que tu meures. Et quand tu seras mort, t'iras en enfer où ton corps brûlera pour l'éternité. Parce que c'est pas joli de rapporter. Peu importe qu'on te croie ou pas, c'est pas joli de rapporter." »

« Et pendant longtemps, je l'ai cru, ce vieux salopard. J'ai même rien dit à ma Grand-Ma Blanche, celle qui avait le Don, de peur qu'elle pense que c'était ma faute. Si j'avais été plus grand, j'aurais su que non, mais j'étais qu'un tout petit mioche. » Il se tut. « Et puis, il y avait autre chose aussi. Tu sais quoi, Danny ? »

Danny observa longuement Dick, lisant ses pensées et les images derrière son front. Enfin, il dit : « Tu voulais que ton papa ait l'argent. Mais il l'a jamais eu.

— Eh non. Le Grand-Pa Noir a tout laissé à un orphelinat pour enfants noirs en Alabama, et je crois

bien savoir aussi pourquoi il a fait ça. Mais c'est une autre histoire.

— Alors ta bonne Gran-Ma, elle l'a jamais su ? Elle a jamais deviné ?

— Elle savait qu'il y avait *quelque chose*, mais je le gardais bien caché et elle m'a pas forcé. Elle m'a juste dit que quand je serais prêt à parler, elle serait prête à m'écouter. Et quand Andy Hallorann est mort – il a eu une attaque –, tu peux pas savoir, Danny, j'étais le plus heureux petit garçon du monde. Ma mère m'a dit que si je voulais pas, j'étais pas obligé d'aller à l'enterrement, je pouvais rester avec ma Grand-Ma Rose – ma Grand-Ma Blanche, elle s'appelait Rose – mais moi, je voulais y aller. Tu penses bien que je voulais y aller. Je voulais être sûr que le vieux Grand-Pa Noir était bien mort.

« Il pleuvait ce jour-là. Tout le monde était debout autour de la tombe sous des parapluies. J'ai bien regardé pendant qu'on descendait son cercueil sous la terre – le plus gros cercueil de sa boutique, le meilleur, j'en suis sûr – et je pensais à toutes les fois où il m'avait serré le kiki et à tous les mégots de cigarette qu'il avait enfoncés dans mon dessert et à celle qu'il m'avait écrasée sur le pied et comment il avait régné sur notre table du dîner comme ce vieux roi fou dans la pièce de Shakespeare. Mais surtout, je pensais à Charlie Manx – que le vieux avait sûrement inventé de toutes pièces – et comment il pourrait plus jamais appeler Charlie Manx au téléphone pour venir me chercher la nuit et m'emmener dans sa grosse voiture pour aller vivre avec les autres garçons et filles qu'il avait volés.

« Je me suis penché pour regarder dans la fosse et quand ma mère a voulu me tirer en arrière, mon père a

dit : “Laisse le petit regarder”, et j’ai bien vu le cercueil tout au fond de ce trou humide et j’ai pensé, “Là au fond, Grand-Pa Noir, t’es six pieds sous terre plus près de l’enfer, et dans pas longtemps t’y seras carrément, et j’espère que le diable va bien t’en faire baver avec sa main de feu.” »

Dick sortit de sa poche de pantalon un paquet de Marlboro. Une pochette d’allumettes était glissée sous l’enveloppe en cellophane. Il mit une cigarette dans sa bouche et dut s’y prendre à plusieurs fois pour l’allumer car il avait les doigts qui tremblaient, et la bouche aussi. Danny fut stupéfait de voir des larmes dans ses yeux.

Comprenant où Dick voulait en venir avec cette histoire, il demanda : « C’est quand qu’il est revenu ? »

Dick tira une longue bouffée et exhala la fumée au milieu d’un sourire. « T’as pas eu à me zieuter l’intérieur du crâne pour comprendre ça, hein ?

— Eh non.

— Six mois plus tard. Je suis rentré de l’école un jour et je l’ai trouvé couché sur mon lit, tout nu, avec son zizi à moitié pourri tout droit comme un *i*. Il m’a dit : “Approche-toi, l’oiseau Dickie, et viens t’asseoir là-dessus. Si tu me fais passer un bon quart d’heure, moi je t’en ferai passer *deux*.” J’ai hurlé mais y avait personne pour m’entendre. Mon père et ma mère travaillaient tous les deux, ma mère dans un restaurant et mon père dans une imprimerie. Je me suis sauvé en courant et j’ai claqué la porte derrière moi. Et là, j’ai entendu Grand-Pa Noir se lever... *ploum*... et traverser la chambre... *ploum-ploum-ploum*... et ensuite j’ai entendu...

— Ses ongles, chuchota Danny d’une voix à peine audible. Qui grattaient à la porte.

— Exact. Je suis pas retourné dans la maison jusqu'au soir, j'ai attendu que mes parents soient rentrés tous les deux. Il était plus là, mais il y avait... des restes.

— Ah, oui. Comme dans notre salle de bains. Parce qu'il était en *putréfaction*.

— Exact. J'ai changé mes draps tout seul, je savais le faire parce que ma mère m'avait appris depuis deux ans déjà. Elle disait que j'avais plus l'âge d'avoir une nounou, que les nounous c'était pour les petites filles et les petits garçons blancs comme ceux dont elle s'occupait avant d'avoir son travail de serveuse au Steak House Berkin. Environ une semaine plus tard, j'ai revu Grand-Pa Noir au jardin public, installé sur une balançoire. Il portait son costume noir mais le tissu était tout couvert de duvet gris – la moisissure qui poussait dessus dans son cercueil, j'imagine.

— Oui », approuva Danny dans un murmure fragile. Il était incapable de plus.

« Mais il avait la braguette ouverte et sa quincaillerie qui en sortait. Je suis désolé de te raconter tout ça, Danny, tu es trop jeune pour entendre des choses pareilles, mais il faut que tu saches.

— T'es enfin allé le dire à ta Grand-Ma Blanche ?

— Il a bien fallu. Car je savais ce que tu sais : qu'il continuerait à revenir. Pas comme les... Tu as déjà vu des morts, Danny ? Des morts *normaux*, je veux dire. » Il se mit à rire car ça lui paraissait une drôle de façon de le dire. À Danny aussi. « Des *fantômes*.

— Quelquefois. Un jour, j'en ai vu trois debout à un passage à niveau. Deux garçons et une fille. Des adolescents. Je pense que... peut-être qu'ils étaient morts là. »

Dick approuva d'un signe de tête. « Souvent, ils restent dans les environs du lieu de leur mort, et quand ils se sont habitués à leur nouvel état, ils s'en vont. La plupart de ceux que tu as vus à l'Overlook étaient de ceux-là.

— Je sais. » Le soulagement de pouvoir parler de ça – en parler à quelqu'un qui *savait* – était indescriptible. « Un autre jour, j'ai vu une femme dans un restaurant. Enfin, dehors. Tu sais... où ils mettent des tables en terrasse. »

Dick fit oui de la tête.

« Celle-là, je pouvais pas voir à travers elle, mais personne d'autre que moi la voyait, et quand la serveuse a repoussé sa chaise, la dame-fantôme a disparu. Tu en vois, toi, des fois ?

— Ça fait des années que je n'en ai pas vu, mais ton Don est plus puissant que le mien. Il diminue un peu quand on vieillit...

— Tant mieux, dit Danny avec ferveur.

— ... mais je pense qu'il t'en restera encore une bonne dose quand tu seras grand, parce que tu as commencé dans la vie avec une grande réserve. Les fantômes normaux, ça ne ressemble pas à la femme que tu as vue dans la chambre 217 et que tu as revue dans ta salle de bains. J'ai raison, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Danny. Mrs. Massey, elle est *bien* réelle. Elle laisse des traces. Tu les as vues. Maman aussi... et maman a pas le Don.

— Rentrons, décida Dick. Il est temps que tu voies ce que je t'ai apporté. »

Ils marchèrent encore plus lentement au retour parce que Dick était essoufflé. « Les cigarettes, expliqua-t-il. Ne commence jamais, Danny.

— Maman fume. Elle croit que je le sais pas, mais je le sais. Dick, elle a fait quoi, ta Grand-Ma Blanche ? Elle a dû faire quelque chose, parce que ton Grand-Pa Noir, il a jamais réussi à t’attraper.

— Elle m’a offert un cadeau, le même que celui que je vais t’offrir. C’est ce que fait le maître quand l’élève est prêt. Apprendre est un cadeau en soi, tu sais. Le meilleur que quiconque puisse offrir ou recevoir.

« Elle appelait jamais Grand-Pa Andy par son nom, elle disait juste... » – Dick sourit à cette évocation – « le *père-vert*. Je lui ai dit ce que tu m’as dit, que c’était pas un fantôme, qu’il était bien réel. Et elle m’a dit oui, que c’était vrai, parce que je le *rendais* réel. Par le Don. Elle m’a dit que certains esprits – des esprits en colère, la plupart du temps – refusent de quitter ce monde parce qu’ils savent que ce qui les attend sera encore pire. La plupart d’entre eux se désintègrent par manque de nourriture, mais certains trouvent de quoi manger. “C’est ce que notre Don est pour eux, Dick, m’a-t-elle dit. De la nourriture. Tu nourris ce *père-vert*. Tu le fais malgré toi, mais tu le fais quand même. Il est comme un moustique qui arrête pas de te tourner autour et qui se pose pour te sucer encore plus de sang. Ça, tu ne peux rien y faire. Mais ce que tu *peux* faire, c’est *retourner* ce qu’il vient te prendre *contre lui*.” »

Ils avaient rejoint la Cadillac. Dick déverrouilla les portières et se glissa au volant avec un soupir de

soulagement. « Il fut un temps où j'aurais pu faire quinze kilomètres en marchant et dix de plus en courant. Aujourd'hui, une petite promenade sur la plage et j'ai le dos cassé comme si un cheval me l'avait botté. Vas-y, Danny. Ouvre ton cadeau. »

Danny arracha le papier argenté et découvrit un coffret métallique de couleur verte. Avec en façade, sous le loquet, un petit pavé numérique pour le verrouiller.

« Ouah, génial !

— Ouais ? Il te plaît ? Impec. Je l'ai trouvé chez Western Auto. Pur acier américain. Celui que m'avait offert Grand-Ma Blanche Rose avait un cadenas, avec une petite clé que je portais autour du cou, mais il y a un bail de ça. Aujourd'hui, c'est les années quatre-vingt, mon pote, l'ère moderne. Tu vois ce pavé numérique ? Il te suffit de taper cinq chiffres que tu es sûr de ne pas oublier et d'appuyer sur ce bouton marqué *SET*. Ensuite, chaque fois que tu voudras ouvrir ton coffre, tu taperas ton code. »

Danny était ravi. « Merci, Dick ! Je rangerai mes trucs précieux dedans ! » Parmi lesquels il comptait ses meilleures cartes de base-ball, l'insigne de son club de scouts, sa pierre porte-bonheur verte et une photo de lui avec son père, prise sur la pelouse de l'immeuble qu'ils avaient habité à Boulder, dans le Colorado, avant l'Overlook. Avant que les choses tournent au vilain.

« Parfait, Danny. Mais je veux que tu fasses autre chose aussi.

— Quoi ?

— Je veux que tu apprennes à connaître ce coffre sous toutes ses coutures, intérieur et extérieur. Ne te contente pas de le regarder, touche-le. Tâte-le de partout. Ensuite, fourre ton nez à l'intérieur et vois si tu

sens une odeur. Il faut que ce coffre devienne ton ami le plus intime, au moins pour un temps.

— Pourquoi ?

— Parce que tu vas en ranger un autre, exactement pareil, dans ta tête. Un qui sera encore plus spécial. Et la prochaine fois que cette sale garce reviendra, tu seras prêt. Je vais t'apprendre comment, tout comme ma Grand-Ma Blanche me l'a appris. »

Danny parla peu sur le chemin du retour. Il avait largement de quoi réfléchir. Il tenait son cadeau – un solide coffre-fort de métal – sur ses genoux.

9

Mrs. Massey revint une semaine plus tard. Encore dans la salle de bains, mais dans la baignoire cette fois. Danny n'en fut pas surpris. Après tout, c'était là qu'elle était morte. Cette fois, il ne s'enfuit pas. Cette fois, il entra et referma la porte derrière lui. Mrs. Massey, souriante, lui fit signe d'approcher. Danny s'avança, tout sourires lui aussi. À l'extérieur, il entendait la télé. Sa mère regardait *Vivre à trois* dans l'autre pièce.

« Bonjour, Mrs. Massey, dit-il. Je vous ai apporté quelque chose. »

Au dernier moment, la femme comprit et se mit à hurler.

10

Quelques instants plus tard, sa mère toquait à la porte de la salle de bains. « Danny ? Ça va ?

— Impec, maman. » La baignoire était vide. Il y avait un peu de machin gluant dedans, mais Danny pensait pouvoir nettoyer ça. Un peu d'eau et ça s'évacuerait par la bonde. « T'as besoin de la salle de bains ? J'ai fini. Je sors tout de suite.

— Non, non. C'est juste que... j'ai cru t'entendre appeler. »

Danny attrapa sa brosse à dents et ouvrit la porte. « Je suis cent pour cent cool, tu vois ? » Il lui décocha un grand sourire. Fastoche, maintenant que Mrs. Massey était partie.

Sa mère cessa d'avoir l'air inquiet. « D'accord. Fais aller la brosse bien au fond. C'est là que va se cacher la nourriture.

— D'ac', m'man. »

De l'intérieur de sa tête, très loin à l'intérieur de sa tête, là où le frère jumeau de son coffre-fort spécial était rangé tout en haut d'une étagère spéciale, lui parvenaient des cris étouffés. Il s'en fichait. Ça ne durerait pas, pensait-il, et il avait raison.

11

Deux ans plus tard, la veille des vacances de Thanksgiving, au beau milieu d'un escalier désert de l'école primaire d'Alafia, Horace Derwent apparut à Danny Torrance. Il avait des confettis sur les épaules de son costume. Un petit masque noir pendait de sa main putréfiée. Il dégageait une odeur de tombe. « Merveilleuse soirée, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

Danny lui tourna le dos et s'éloigna, en marchant très vite.

À la fin de sa journée d'école, il téléphona à Dick au restaurant de Key West où il travaillait. « Un autre mort-vivant de l'Overlook m'a retrouvé. Combien de coffres-forts je peux avoir dans ma tête, Dick ? »

Dick lâcha un petit rire. « Autant que tu voudras, petit. Voilà la beauté du Don. Tu crois peut-être que mon Grand-Pa Noir est le seul que j'aie jamais eu à enfermer ?

— Est-ce qu'ils meurent une fois qu'on les a bouclés ? »

Cette fois, aucun petit rire ne lui parvint. Cette fois, il entendit dans la voix de Dick une froideur qu'il ne lui connaissait pas. Ça ne le déranger pas. « Tu te fais du souci pour eux ? »

Non, Danny ne s'en faisait pas.

Lorsque l'ancien propriétaire de l'Overlook reparut peu après le Nouvel An – dans le placard de la chambre de Danny, cette fois –, Danny était prêt. Il entra dans le placard et referma la porte derrière lui. Bientôt, un deuxième coffre-fort mental rejoignit sur sa haute étagère mentale celui dans lequel Mrs. Massey était enfermée. Des coups sourds retentirent, et quelques invectives remarquables que Danny retint pour son utilisation personnelle ultérieurement. Peu de temps après, tout s'arrêta. Le silence régna dans le coffre-fort Derwent comme il régnait dans le coffre-fort Massey. Qu'ils soient ou non vivants (à leur façon de morts-vivants) n'avait plus d'importance.

Ce qui comptait, c'était qu'ils n'en sortent jamais. Danny était en sécurité.

C'était ce qu'il pensait à l'époque. Bien sûr, il se croyait aussi à l'abri de l'alcool. Surtout après avoir vu ce que l'alcool avait fait à son père.

Mais des fois, on se gourre complètement.

